



Associació França
a la Vall de Sóller

1 er. PRIX DE NARRATION COURTE

15 SEPTEMBRE 2012

L'AMOUR ET L'IMPOSSIBLE

JOSEP SBERT

Avez-vous remarqué que l'impossible et l'amour sont de vieux amis qui cheminent toujours bras dessus, bras dessous ?

L'ÎLE DES AMANTS

Je vais vous raconter un fait qui m'est arrivé dans ma jeunesse. C'est une histoire que je rapporte souvent à mes amis, ils ne se fatiguent jamais de l'entendre. Ils me demandent de plus en plus de détails que je dois extraire avec effort de ma mémoire, au point que ma tête risque parfois de ne pas savoir distinguer entre fantaisie et réalité. Aujourd'hui donc, avant qu'il ne soit trop tard, je me suis décidé à l'écrire. La voilà.

Après mes études de sociologie j'avais décidé de prendre congé des livres pendant quelques semaines. Je voulais m'éloigner de tout et de tous, remplir mes poumons et mon esprit d'air frais. Quelqu'un m'avait parlé de la Bretagne, je n'y étais jamais allé et cette région-là me paraissait intéressante et jolie. Je m'étais bien renseigné à la bibliothèque universitaire avec des guides et des cartes, dessinant un parcours tout au long de la côte. Je dois vous avouer qu'au-delà de la sociologie, les pierres, les roches, ont toujours alimenté ma curiosité. En fait j'aurais voulu étudier la géologie, mais au moment de m'inscrire à la faculté cela n'avait pas pu se faire. La science des minéraux est donc restée toute ma vie une passion, en dehors de mes études officielles. Les pierres, merveilleuses, sont toujours les témoins du passé, elles nous racontent des histoires, tranquilles ou dramatiques, quelquefois effrayantes, et j'aime les dévoiler. On peut fouiller les traces d'anciens animaux ainsi que les mouvements de la terre et de la mer, même dans certains cas le sort des hommes et des femmes qui ont vécu avant nous. Néanmoins il y a des moments où le mystère de ce qui s'est passé reste parfois impénétrable, et nous devons alors renoncer à notre orgueil et accepter que l'on ne peut pas tout saisir, tout comprendre.

Je suis donc parti en Bretagne. Les rochers de sa côte étaient, selon mes références, de véritables trésors, et je voulais en profiter pour faire, au cours de mon séjour, avec mon petit marteau de géologue et mon sac d'échantillons, des promenades minéralogiques. Mon esprit était libre, j'étais ravi de ma situation, de mon indépendance, et le pays me plaisait. Qu'est-ce que je pouvais souhaiter de plus?

Je demeurais, depuis mon arrivée et pour quelques jours, dans un petit village appelé Bréziec, pas exactement au bord de la mer, mais très calme et pratique, puisque là-bas il y avait tout ce dont j'avais besoin. J'avais engagé un vieil homme, Auguste, qui me

guidait dans les alentours. Auguste avait travaillé dans sa jeunesse comme matelot et son apparence physique reflétait les années passées en mer : buriné, une peau parcheminée, des yeux très petits mais vifs et une agilité étonnante. Il connaissait parfaitement la géographie de la région et toutes les histoires des différents endroits, qu'il me racontait, bien sûr, à sa manière, d'un certain air théâtral. Vraiment j'avais eu de la chance.

Le cinquième jour, après quatre journées épuisantes mais heureuses, nous nous sommes rendus sur une longue plage. Nous marchions petit à petit sur le sable vers le prochain village. Il était à peu près midi et le soleil tombait à pic sur nous. On ne voyait personne. Alors Auguste s'est arrêté, en levant sa casquette et, tournant le visage vers la mer, le bras étendu, il a dit de sa voix puissante:

-“Voilà l'Île des Amants”.

C'était un petit morceau de terre, à deux cents ou trois cents mètres de la côte. Il n'avait qu'une cinquantaine de mètres de longueur.

“ Voulez-vous y aller? On peut le faire à pied puisque la mer ne couvre le fond que de quelques centimètres”.

-“ Et pourquoi ce nom?”.

-“Je vais vous raconter”.

Auguste a alors commencé son histoire pendant que nous avançons vers l'île, nos souliers à la main et notre pantalon retroussé. Il avait à ce moment-là l'air sérieux d'un acteur, l'air affecté qu'il adoptait pour ses récits. Voici ce qu'il dit:

-“ On raconte, je ne sais pas si tout est vrai, qu'il y a longtemps, à la fin du XIXe siècle, il y avait deux personnes, un homme et une femme, qui s'aimaient fort. Les deux amants étaient mariés, chacun avait sa famille, et pour cette raison c'était un amour interdit et caché. Le hasard les avait liés et ils ne pouvaient échapper à leur destin. Ils habitaient près d'ici et ils se retrouvaient presque chaque jour, quand le soir tombait, sur cette île. On dit qu'ils causaient beaucoup, et ils se plaçaient du côté opposé à la plage, de sorte qu'on ne les voie pas. Un jour, le dernier jour qu'on les a vus, les amants étaient partis de chez eux. On dit qu'elle était brune et qu'elle portait ce jour-là une robe neuve rose ornée de jolis boutons carrés. De son côté, l'homme était habillé d'une veste sobre et il portait des lunettes neuves et rondes en acier. Comment ces petits détails sont-ils arrivés jusqu'à nous ?, je ne sais pas, mais quand on raconte l'histoire on en parle toujours. C'est évident que c'était un jour spécial pour eux. Alors, monsieur, savez-vous ce qui s'est passé?”

(Auguste fit ici une petite pause, un silence provocateur).

“Ce jour-là fut un jour malheureux, maudit. Les forces de l’océan et de la lune s’additionnèrent et cela déclancha la plus grande marée dont on se souviendra!”

(Une autre pause. Nous étions presque arrivés à l’île)

“Lorsque la mer revint au calme on commença à les chercher, mais ils ne réapparurent jamais. On croit que les eaux les engloutirent.”

Je n’ajoutai rien. Les mots d’Auguste m’avaient touché, même épouvanté, mais je n’osai pas casser l’atmosphère tendue qui nous enveloppait.

On était déjà arrivés sur l’île. Pas d’arbres, pas d’ombres. On ressentait, plus que le soleil impitoyable, la solitude. Les petits bruits de la mer se mêlaient aux cris lointains des mouettes. Auguste, quelques mètres devant moi, s’était à nouveau arrêté. Son visage reflétait de la satisfaction.

-“Venez, approchez, voyez ce que l’on dit qui a émergé de l’eau après la catastrophe” (Auguste indiqua un rocher assez grand qui ressortait sur la superficie de l’île).”Notez, regardez,... si vous avez un peu d’imagination vous verrez deux amants enlacés qui s’embrassent”.

Sur ces mots, Auguste alla s’asseoir un peu plus loin et je restai tout seul en face du rocher.

Vraiment, c’était une pierre singulière, étonnante. On aurait dit qu’un Rodin inconnu, un peu abstrait, avait esquissé les deux amants. Je regardai avec attention et, je vous assure, je pus m’imaginer les deux corps assemblés en train de s’embrasser. On reconnaissait même la passion du moment, l’oubli de tout ce qui les entourait. Je pensai: y a-t-il quelque chose de plus beau que l’amour? Ces amants-là étaient si passionnés qu’ils ne se rendirent pas compte que la mer allait les engloutir!

“Êtes-vous déjà tombé dans l’illusion?” (La voix d’Auguste, âpre et ironique, me réveilla net de mon rêve). “Un de plus! Ne vous en faites pas, monsieur, c’est normal, vous n’êtes ni le premier ni le dernier! C’est une histoire émouvante mais, malheureusement, c’est en fin de compte seulement une belle fantaisie. Rentrons, donc!”

-Laissez-moi un petit moment, Auguste, je veux examiner la pierre et quelle sorte de minéral la compose!

Alors je sortis mon petit marteau de géologue. Cette pierre-là, un peu spéciale, m’attirait, et j’en voulais un échantillon pour ma collection. Mais, où frapper? Je

décidai de le faire entre les deux “corps”. Il y avait là un petit espace, et cela n’abîmerait pas la “sculpture”.

Au premier coup de marteau la pierre se cassa. Il y avait sans doute une petite cavité dans la roche et j’avais brisé la couche superficielle. Je ramassai les petits morceaux et je les gardai dans mon sac. Au moment de partir, un petit rayon de soleil éclaira le trou, et j’aperçus quelque chose dedans. J’introduisis la main et je sortis deux petits objets.

C’était un joli bouton carré qui conservait encore sa couleur rose et une monture, très ancienne, de lunettes rondes en acier.

Des années ont passé et je n’ai jamais pu effacer le trouble que j’ai éprouvé ce jour-là.

D’ailleurs, mes connaissances ne sont pas arrivées à expliquer ce qui ne peut, je pense, être expliqué. Ma mémoire défaille de plus en plus et, comme je vous l’ai déjà dit,

la ligne si mince qui sépare la réalité de la fantaisie je peux à peine la distinguer. Mais dites-moi, est-ce que vous êtes tombés quelquefois amoureux, follement amoureux ? Longtemps après, le souvenir de cet amour impossible se transforme toujours en rêverie, n’est-ce pas ? L’empreinte qu’il a laissée dans votre âme a été si forte que par moments vous doutez qu’il ait vraiment existé. Qu’est-ce que vous faites alors pour éloigner les fantômes, les pensées qui vous poussent à croire que cela n’est le fait que de votre imagination ? Vous prenez, bien sûr, une photo, peut-être une lettre, de votre ancien amour pour vous convaincre, même si cela vous blesse, que c’était vrai.

Dans mon cas je vais dans ma chambre et j’ouvre un tiroir de ma commode. Là-bas se trouvent, depuis tant d’années, cachés aux yeux des autres, les deux témoins de mon rêve.

Puis j’écris. . . J’écris, pour me débarrasser de mon angoisse, des histoires comme celle qui vient ci-après.

IL NE FAUT PAS SE FIER AUX APPARENCES

Comme presque tous les jours, l’homme est arrivé à la gare de Saint Bertrand, il s’est assis sur un banc du quai, il a sorti une petite bouteille d’eau et il a ouvert un livre. Il y

a peu de monde, ce n'est pas une gare très importante. Le jour est gris, la région est grise. C'est la banlieue et on est en automne.

De sa place l'homme peut bien distinguer les trains. À force d'habitude il est parvenu à maîtriser tous les mouvements de voyageurs et de machines, comme un vrai professionnel. D'un petit coup d'oeil, à peine perceptible, il surveille à droite et à gauche sans se fatiguer ni montrer d'inquiétude, baissant les yeux tout de suite pour reprendre sa lecture. Il ressemble à un espion, calme et bien élevé grâce à des années de pratique.

Soixante-huit pages et trois heures plus tard il s'est levé sans bruit, il a tout ramassé et il est parti. En passant devant le guichet il a reçu un salut de l'employé et puis du surveillant, comme s'il s'agissait d'anciens camarades de travail. En fait, la scène se répète, à de petites choses près, depuis vingt-et-un ans, deux mois et douze jours, depuis le lendemain du soir où il avait rencontré la femme pour la première et unique fois.

C'était au mois de juin et il commençait à faire chaud. L'homme, fatigué, venait de résoudre des affaires et il avait pris son billet jusqu'à la gare de Montsigny. Il avait une place à coté de la fenêtre et il était en train de s'endormir doucement, petit à petit. La femme est apparue quand il a ouvert les yeux, après un sommeil réconfortant dont il ne pouvait préciser la durée. Encore un peu engourdi, l'homme l'a dévisagée discrètement. Brune, mince et belle, pas très jeune. Son visage montrait, au premier coup d'œil, un mélange, un paradoxe, entre fierté et tendresse, entre orgueil et simplicité. Elle était assise devant lui lisant un livre, un recueil de contes de Tchekov. Silencieuse, elle essayait de ne pas faire de bruit, même pas en tournant les feuilles. Alors il lui avait dit bonjour.

Les petits détails de l'heure et demie qui a suivi sont toujours restés dans l'esprit de l'homme, mais il ne faut pas maintenant les décrire, il faut seulement souligner deux choses. La première est que l'homme est tombé amoureux, profondément épris de la femme. C'était un sentiment qu'il n'avait jamais ressenti avec autant de force, un sentiment nouveau pour lui. La deuxième chose est que la femme, il le sentait bien, ne s'intéressait pas à lui, elle avait été seulement gentille et polie, comme il fallait entre voyageurs bien élevés qui partageaient une voiture, rien de plus. C'était évident qu'il n'était pas important pour elle. Ils n'avaient même pas échangé leurs noms et il avait compris qu'elle n'était qu'un rêve pour lui. À la fin elle est descendue à Saint-Bertrand, plusieurs arrêts avant lui, et, quant elle s'est levée pour partir elle lui a seulement demandé, un peu sèchement : « Vous allez où, monsieur ? » « À Montsigny, madame ».

Avec un petit geste de tête ils se sont dit au revoir et il l'a vue quitter le train, avancer dans la gare et disparaître.

Le soir l'homme n'a pas pu dormir. Il pensait que le rêve se dissiperait rapidement, mais au contraire, celui-ci a grandi, et un souci, une inquiétude, se sont emparés de lui. Le lendemain, résolu, l'homme a pris sa voiture et il est allé à la gare de Saint-Bertrand. La femme utilisait peut-être habituellement le train et de ce fait il espérait la voir descendre à la même heure que le jour précédent. Mais la femme n'est pas apparue et les employés de la gare n'ont pas pu non plus l'identifier. Alors il s'est bien renseigné sur les horaires et il a répété sa surveillance les jours suivants sans aucun succès. Puis il a changé les heures d'attente, mais en vain.

Le temps passait. La visite à Saint-Bertrand était devenue une habitude journalière dans la vie de l'homme, une promenade agréable, et la charge émotionnelle s'était adoucie, mais pas effacée. Il avait connu une autre femme, il s'était marié et il avait eu des enfants, mais il ne manquait jamais au rendez-vous de la gare. Il avait lu là bas sur un banc, « son » banc, au fil des années, toute la grande littérature française et russe, Balzac, Flaubert, Tolstoj, . . . les contes de Tchekov, bien sûr, . . . Mais il n'avait jamais pris le train à nouveau, car son cœur battait avec trop de force quand il s'approchait des voies. Il s'agissait d'une forte phobie, d'une impuissance qui le coinçait et en même temps le bouleversait.

Quels sentiments abritait son âme ? Pour quelle raison n'avait-il pas encore renoncé, après tant d'années ? Il avait beaucoup réfléchi à cet égard, il avait eu le temps, bien sûr, de tout analyser. Chacun a, dans la vie, un espoir vital, un élan qui est le moteur de l'esprit, même si on n'en est pas conscient. On ne peut pas vivre sans espoir, on ne le perd jamais, même si on croit qu'on l'a perdu. Si vraiment on ne l'a plus, alors on est déjà mort. Le souvenir de cette femme, un mirage, un fantasme agrandi et transformé par le temps, c'était donc son espoir. Il le nourrissait, le caressait et le berçait. L'homme ne voulait jamais oublier, et cette gare-là, le dernier endroit où il l'avait vue, gardait encore dans sa fantaisie les traces de sa présence, de ses pas. Bref, l'homme était arrivé à la conclusion qu'il vivrait mieux avec son rêve que sans lui.

Nous voici à nouveau à la gare de Saint Bertrand. Aujourd'hui l'homme a décidé de prendre le train. Le médecin, auquel il a rendu visite la semaine dernière, le lui a bien conseillé pour vaincre la phobie qui le bloque. Après la surveillance journalière sur son banc il est sorti, en saluant les employés comme toujours. Il est allé manger quelque chose dans un restaurant proche et il est tout de suite revenu. Puis il est vite monté

dans une voiture, s'asseyant à côté de la fenêtre. Un petit frémissement lui arrive quand le train démarre, il sent son cœur qui bat, les souvenirs et les sentiments affluent. Son corps a la tentation d'abandonner et il fait un geste pour se lever, mais seulement un geste, car une force intérieure l'en empêche. Petit à petit son esprit s'apaise et il a le courage de sortir un livre et de commencer à lire. C'est à nouveau les contes de Tchekov, son inconscient lui a joué un tour. Le train avance et l'homme se tranquillise de plus en plus. Au bout de quelques minutes même un doux repos parvient et sa nervosité, son trouble, s'évanouissent. En attendant, les arrêts se succèdent.

Montsigny apparaît et le train entre en gare. L'homme, réveillé par les bruits des gens, regarde par la fenêtre ; il reconnaît tout. Des années se sont écoulées depuis qu'il est descendu là pour la dernière fois, après sa rencontre, mais rien n'a changé. Il y a pas mal de monde, et la pause se prolonge. Il décide de sortir un moment pour dégourdir les jambes. Son corps et son esprit ont bien réagi à l'expérience et il se sent bien. Soudain, sur le quai, il remarque, dans un coin, une petite foule qui entoure un banc. Le départ est annoncé mais l'homme reste là, intrigué par ce qui se passe dans le coin. À la fin une ambulance arrive et on y met quelqu'un couvert d'un drap. L'homme s'approche d'un surveillant et lui demande qu'est-ce qui s'est passé. « Oh, monsieur, c'est une histoire un peu triste. La femme qui vient de mourir venait tous les jours, depuis je pense vingt, vingt-et-un ans, et elle s'asseyait sur un banc pendant des heures. Elle dissimulait, dissimulait toujours, c'était son naturel, mais je savais qu'elle venait surveiller les trains qui passaient et les personnes qui en descendaient. Qu'est-ce qu'elle cherchait ?, je ne sais pas. Je pense, si vous me permettez un peu de fantaisie, que, après une attente interminable, elle vient de voir ce dont elle rêvait depuis longtemps et son cœur n'a pas résisté.

Quoi que ce soit, ça devait être très important pour elle »

Mallorca, juillet 2012